

Trist. of France Vol. 8
114 K. 48

2

LA CASSETTE VERTE

D E

MONSIEUR DE SARTINE,

Trouvée chez

MADemoiselle du Thé.

Ipsa dolos tecti ambagesque resolvit.

VIRGIL.

*(Sixième Edition revue & corrigée sur celles
de Leipzig & d'Amsterdam.)*

A L A H A Y E:

Chez la Veuve Whiskerfeld, in de Platte Borze by de
Vrydagmerkt.

M,DCC,LXX,IX.



AVIS AU LECTEUR.

QUEL mélange contradictoire de précaution & de négligence n'appërçoit-on pas dans la conduite des ministres de tous les pays !

En France tout comme en Angleterre, ils renferment leurs Papiers secrets dans des *Cassettes Vertes* : mais ces cassettes s'égarent quelquefois—C'est à cette précaution & à cette négligence que je suis redevable de la découverte des ruses politiques de Monsieur de Sartine—Il y a environ six semaines que faisant mes visites du matin avec le Reverend Père Anselme, Jacobin, nous passâmes chez Mademoiselle du Thé—Nous frappâmes—Sa femme-de-chambre, petite brune fort piquante, & dont les yeux sembloient demander l'absolution, nous ouvrit. Sa docilité ne déplut pas à mon compagnon, &, m'appervant qu'il mouroit d'envie d'en faire sa penitente, je les laissai en me glis-

sant à la sourdine jusqu'à l'appartement de la maîtresse, à la quelle je me proposois bien de rendre les mêmes bons offices. Le cabinet de toilette étoit entr'ouvert. A peine y fus-je entré que j'apperçus sur le sofa un chapeau à plume & une épée. Ma curiosité en fut excitée, & je me déterminai à examiner ce qu'il pouvoit y avoir de plus dans le cabinet. Je ne donnerai pas ici un détail de ce que j'y vis ; je me contenterai de dire qu'à force de fouiller je trouvai sous le voile qui couvroit le miroir, une *Cassette verte*. Quelle découverte pour un Jacobin ! il faut sçavoir que Monsieur de Sartine (qui n'étoit sorti que fort tard de chez le Roi) étoit alors dans les bras de Mademoiselle du Thé, pendant que je m'emparois de sa cassette. Je laisse aux sophistes à juger qui de nous deux étoit le plus heureux. M'étant donc saisi de ce trésor & l'ayant caché sous mon manteau, je m'esquivai furtivement chez moi dans l'intention d'étudier la politique, sans m'inquiéter de mon compagnon qui sans doute s'amusoit à un autre jeu. J'avoue que j'eus d'abord quelques scrupules touchant l'usage que je devois faire de cette cassette ; mais faisant réflexion qu'un homme de mon état ne devoit ignorer aucun secret, & que puisque un roi, qui, en confession, ose cacher ses moindres pensées, est regardé comme

un impie, à plus forte raison un ministre qui renferme ses secrets doit-il être considéré comme l'ennemi déclaré de la religion ; et je conclus que Monsieur de Sartine, ou au moins sa cassette, devoit subir la question—Mais, me dira-t-on, pourquoi publier ces secrets ? Votre serment ne vous oblige-t-il pas à les celer ? ne vous suffisoit-il pas de les sçavoir sans vouloir encore les divulguer ? à cela je répond que ces papiers même doivent plaider ma cause & me servir de ma justification. Des critiques, en comparant la cassette de Sartine à celle de Pandore, ne manqueront pas de comparer aussi l'Editeur à Epiméthée, il y a cependant une grande différence entre nous deux. Epiméthée ouvrit sa cassette & la guerre & la discorde se répandirent pour la première fois sur la terre ; mais tout le mal étoit fait en France longtems avant que j'ouvrissse celle de Sartine. Le Fabuliste en nous disant que l'Espérance resta au fond, ne vous apprend-il pas que ce n'est qu'en fouillant avec soin jusqu'au fond de toutes les cassettes vertes que nous pouvons trouver la nôtre. Enfin si par ces papiers je puis prouver qu'on ne peut guère compter sur les ministres de France, et encore moins sur l'opposition en Angleterre—Quel est celui de mes lecteurs qui ayant à cœur le bonheur de sa patrie ne me sçaura pas bon gré de les

avoir publiés. Quant à vous, mes compatriotes, vous que j'aime, & à qui mon exil* doit me rendre cher, si j'ai été assez malheureux pour être coupable d'une indiscretion, je ne doute nullement que vous ne pardonniez au zèle ardent, mais aveugle, d'un vrai patriote. Mais tandis que je souffre ainsi pour l'amour de vous, ne ferez-vous rien pour vous-mêmes ? ne penserez-vous, n'agirez-vous jamais, comme de vrais François ?

* Aussitôt que l'éditeur eut pris la résolution de publier ces papiers, il crut que le parti le plus sage étoit de se retirer en Hollande.—La Bastille a été & sera toujours l'ennemie jurée de la liberté de la presse.

AVANT

AVANT PROPOS.

L'EDITEUR a cru devoir publier ces papiers dans le même ordre qu'il les a tirés de la cassette, & la bonne opinion qu'il a de la pénétration d'esprit de ses lecteurs ne lui a pas permis d'y joindre ses remarques.

STANT PROPOS

I have the honor to acknowledge the receipt of your letter of the 10th inst. in relation to the proposed amendment to the constitution of the State of New York, and in reply to inform you that the same has been forwarded to the proper authorities for their consideration.

Very respectfully,
Your obedient servant,
J. M. Smith

L A

CASSETTE VERTE.

*Instructions pour moi-même.**

QUAND sa majesté me parlera de la misère du peuple, de l'épuisement des finances, ou de choses semblables, il faudra *baranguer en faveur* de la gloire, de l'amour de l'empire, & surtout de Louis le grand.

Si sa majesté s'informe des particularités de la perte de Pondichéri, je ferai tomber l'entretien sur l'artillerie, les armes, & les autres munitions

* Ce n'a pas été sans beaucoup de peines que l'éditeur est parvenu à déchiffrer ces instructions secrètes. Il paroît par le M S. qu'elles ont été jettées sur le papier à diverses reprises par Monsieur de Sartine, & écrites tantôt avec une plume, & tantôt avec un crayon.

de

de guerre prises si glorieusement au Sénégal. La transition d'Asie en Afrique n'est pas bien considérable, & sa majesté n'est pas pédant en fait de géographie.

L'escadre de Destain est en si mauvais état qu'il est bien tems que je découvre que j'ai toujours pensé qu'il ne réussiroit pas—aux deux derniers leviers j'ai paru triste, il est vrai, mais cela ne suffit pas.—Il faut enfin se décider—Eh bien ! la première fois que le roi parlera de Destain je suis résolu de *secouer la tête*, & même, s'il le faut, *de hausser les épaules*.

Quoiqu'il soit à propos de louer l'amour généreux & désintéressé que nôtre jeune Roi a pour l'Amérique, néanmoins la saine politique défend d'en trop dire. Dans une monarchie absolue il est dangereux de parler avec trop de chaleur de l'amour de la liberté. D'ailleurs cela pourroit paroître contradictoire. Car quoique nous soyons à présent si généreux envers l'Amérique, nous ne sçaurions si-tôt oublier la conduite des Anglois en faveur de l'isle de Corse, & si nôtre cour est si libérale envers le Docteur Franklin, sa Majesté Britannique

tannique ne donne-t-elle pas de quoi vivre au pauvre Paoli ?

Il sera prudent d'engager un grand nombre de poètes, de peintres, de sculpteurs, & de graveurs pour affermir le Roi dans la bonne opinion qu'on lui a inspirée de lui-même, & bannir l'ennui de Versailles.—A chaque mauvaise nouvelle il faudra varier l'adulation. Quelquefois l'amuser d'une ode, où il sera mis au rang des Jupiters, des Apollons, des Alexandres, &c.—D'aurefois surpasser, s'il se peut, le pinceau flatteur de le Brun.—Le sculpteur à son tour le représentera sous la forme allégorique d'une fontaine à treize jets fertilisant treize lauriers.—Quant aux graveurs il sera nécessaire qu'ils mettent leur génie à la torture pour inventer de nouveaux desseins pour les médailles.—Par exemple—sa Majesté liant treize fagots—sa Majesté, figure colossale, un pied à Paris, l'autre à Philadelphie,—Mais je crains bien qu'il ne soit fort difficile d'inventer des nouveautés ; car tandis que Louis XIV. étoit occupé à combattre contre la liberté de la Hollande, les artistes s'épuisèrent en invention pour célébrer son amour pour la liberté, & lui frappèrent autant de médailles qu'il effuya de défaites—Cependant si nous ne pouvons pas

nous procurer des médailles, il faudra avoir recours à la tapisserie.—Colbert, qui, en fait de ruse & d'adulation, ne le cédoit en rien à ses compatriotes les Ecoffois, n'avoit assurément d'autre objet, en établissant la manufacture des Gobelins, que de trouver une nouvelle ressource pour la flatterie. Renchérissions sur cette idée, & tendons à neuf le palais de Versailles.—Dessein pour la tapisserie.—Treize Barres, simbole de l'union des treize états de l'Amerique, parsemées de fleurs de lis, le tout entre-lacé de lauriers en laine.

Neckar a un peu trop de conscience, ou il est assez rusé pour vouloir le faire croire, à tout le monde. Car il ne veut recevoir aucun émolument, mais s'il n'a ni douceurs, ni contrats, ni presents, ne fait il pas mentir le vieux proverbe, *point d'argent, point de Suisse.*

A MONSIEUR DE SARTINE,

*Rue de Grammont, Paris,*Monsieur, *Londre 25 Janvier, 1779.*

J'ai eu l'honneur de recevoir vos ordres qui m'ont été transmis de la manière la plus obligeante par Monsieur votre Secrétaire. Les liaisons que quelques années de résidence dans ce pays m'ont mis à portée de faire, jointes à celles que vous m'avez indiquées si à propos, me feront sans doute faire quelques découvertes qui seront peut-être dignes d'occuper votre attention. Mais je crains bien, je l'avoue, qu'elles ne soient en petit nombre. Employé dans cette espèce d'*ambassade secrète* par tout autre que Monsieur de Sartine, il ne me feroit peut-être pas difficile de grossir des riens & de répéter des détails minutieux avec ce zèle officieux & mystérieux qui ne manqueroient pas de m'être utile. Mais quand je vous écris quels événemens puis-je vous communiquer que votre sagesse n'ait déjà prévus ? quelles opinions puis-je vous suggérer qu'en homme - intelligent vous n'ayez conçues auparavant ? cet obstacle seroit difficile à surmonter dans tous les pays, mais il l'est cent fois plus en Angleterre : Pays de licence où l'office d'un Espion se réduit presque à rien. Une douzaine de Gazettes tous les matins & autant tous les soirs ne nous laissent en vérité rien

à faire. A Londres c'est un prodige qu'un secret même dans les affaires les plus privées. Quant aux affaires publiques, les Patriotes font gloire de ce que dans une constitution libre le secret est en horreur. Il semble effectivement que cela soit ; car les Messieurs de l'Opposition exigent qu'on leur communique non seulement les comptes les plus minutieux de l'Armée, de la Marine, & des Impôts, mais aussi les lettres des Ministres, les instructions les plus secrètes des différens départemens, & enfin tous les papiers dont la communication prématurée peut leur servir à déranger les plans les mieux concertés des Ministres. Ils exigent, dis-je, que ces papiers soient exposés sur les tables du Parlement, où à peine sont ils étalés que de façon ou d'autre le contenu en est bientôt imprimé & en peu de jour rendu public. Ainsi les Ministres de France en savent toutes les particularités aussi bien que ceux d'Angleterre, & les étudient avec bien plus d'attention & avec cent fois plus de profit que ceux qui en ont d'abord exigé la communication. Pauvre encouragement pour un Espion en Angleterre. Les gazettes, les brochures, les débats du Parlement, les remembrancers & tout ce fatras de libels périodiques dont est farcie la boutique de notre bon ami le Sieur Almon, ne laissent guères de décou-

découvertes à faire dans le champ étroit & battu de la politique. Pour me rendre donc essentiellement utile, je me bornerai aux motifs secrets & aux intérêts cachés qui font agir les factions opposées : & puisque les Anglois publient le texte de la politique, il faudra se contenter d'en faire le commentaire. Engagés, comme nous le sommes, dans une guerre que les harangues, les écrits, les prédictions, & les menaces de l'opposition en Angleterre, nous ont fait entreprendre, il sera de la dernière conséquence de pénétrer leurs intentions, de découvrir leurs vrais desseins, ou pour mieux dire, devenir *l'espion de leurs cours*, étude d'autant plus facile à un Jesuite défroqué que ses recherches seront dirigées par les mouvemens du sien.

Je suis invité à diner chez Lord Shelburne, & je saisirai la première occasion qui se présentera pour vous faire passer mes premières dépêches. Trop heureux si je pouvois vous donner des témoignages plus solides du respect & de l'attachement parfait avec lequel

J'ai l'honneur d'être

Monsieur

Votre très humble, très obeïssant, &
très dévoué & très fidèle serviteur.

A MONSIEUR DE SARTINE.

(Secret.)

Ancien Hotel de Lautrec.

Mon cher de Sartine,

Gerard dans la dernière lettre qu'il m'a écrite, me fait un détail assez plaisant de ce qui s'est passé dans la première audience que lui a accordé le Congrès. Je vous l'envoie, elle vous fera rire. Quel dégoût ne paroît-il pas avoir pour cette méprisable *vermine* !

Votre, &c.

Gravier de Vergennes.

à Philadelphie ce 21 Août 1778.

Mon cher Monsieur,

Vous vous appercevrez que dans mes dépêches publiques j'ai exagéré autant que j'ai pu les détails de ma première audience, afin de donner au Roi une bonne opinion de ses nouveaux *alliés*. Mais en vous écrivant j'oublie le ministre & me moque de cette ambassade. La politesse forcée de ces Rebelles crotés nous a bien réjouis mon secrétaire et moi, et nous en avons fait le compte courant que voici.

Je suis très sincèrement

Votre, &c.

Conrade Alexandre Gerard.

Compte

Compte courant de Complimens entre
Gerard, & Le Congrès.

Doit.	Avoir.
Pour un carosse à fix chevaux pour me <i>trainer</i> à l'audience, y compris deux Délégués.	Permis à un d'eux de s'asseoir auprès de moi sur le même siége.
Item, Au Président & au Congrès qui à mon entrée se sont tous levés.	Une révérence de mon Secrétaire et de moi.
Item, Pour avoir écouté mon François & l'avoir fait traduire.	Ecouté leur mauvais Anglois.
Item, Pour la harangue du Président, et sa révérence ridicule après l'avoir prononcée.	Permis à mon Secrétaire d'en tirer copie.
Item, Pour vingt-sept révérences gauches reçues de tems à autre dudit Président, et de ladite vermine.	Une de ma part & vingt-six de la part de mon Secrétaire.
Item, Pour m'avoir placé dans un fauteuil vis-à-vis du Président.	Consenti à dîner avec eux après l'audience.
Item, Pour s'être tous enivrés en l'honneur de l'Alliance.	Nous consentimes mon Secrétaire & moi à être fous de leur vin et de leur compagnie.

A MONSIEUR DE SARTINE, &c.

Monsieur,

Londres, 3. Fevrier, —79.

J'aurois eu l'honneur de vous donner plutôt de mes nouvelles, si retenu par la crainte d'être déçu en écrivant par la poste, je n'eusse été forcé d'attendre une voie plus sûre. J'y étois d'autant plus porté, qu'il me tardoit de vous remercier de ce que vous avez bien voulu me permettre de tirer par avance sur vous pour la somme de deux cents louis.

Quelques jours après vous avoir écrit, j'allai dîner chez Lord Shelburne.—Monsieur de Flossac, ami intime du Dr. Price le célèbre calculateur, lui avoit parlé de moi si favorablement, que le Docteur avoit conseillé à ce Seigneur de m'attirer chez lui. C'étoit le 30 du mois de Janvier; fête pour tout bon républicain! On nous annonça; et nous fumes immédiatement introduits dans la bibliothèque—Nous y trouvâmes ce Seigneur, avec tous ceux de son parti; c'est-à-dire, Monsieur le Colonel Barré, & Monsieur l'Avocat Dunning.—Ces grandes politiques étoient assez singulièrement occupés—Ils recevoient du Dr. Priestly une leçon d'Electricité, mais qui visoit toujours à la politique—Ils s'en tinrent d'abord à des expériences

ences de pure curiosité, dont l'une me parut assez singulière—Ils placèrent l'Orateur *Dunning* petit homme fort gros, sur un escabeau à pieds de verre ; de sorte qu'il me rappella la reception du Dr. *Last* dans le Diable boiteux, comédie de feu Monsieur *Foot*—Je demandai, s'il alloit haranguer ; lorsque Lord *Shelburne*, fort obligeamment, me fit signe de lui toucher le nez du bout du doigt. Je le fis, & à mon grand déplaisir, il en sortit des étincelles. D'abord je soupçonnai que la machine étoit construite dans l'intention d'illuminer la physionomie ; mais ils me dirent que ce n'étoit qu'un divertissement avant l'opération qu'ils alloient commencer—Ils descendit de l'escabeau, & on lui mit autour du cou un fil d'archal, pour conduire le feu électrique au travers de sa gorge : Car l'Orateur a la voix bien rauque, & le Dr. *Priestly* le flattoit qu'en peu d'années ses opérations, souvent répétées, pourroient peut-être dissiper le flegme, & lui rendre la voix—Cette politique physique achevée, Monsieur le Colonel *Barré* prit la parole — Homme d'esprit, mais fort bruyant !—à l'entendre, on diroit qu'il n'est personne qu'il ne connoisse en France, & même dans tous les quartiers du monde connu—J'avoue, que, lorsqu'il me dit qu'il vous

connoissoit particulièrement, je fus étonné que vous ne m'en eussiez rien dit *. Le Colonel a la voix tout-à-fait montée aux tons de l'opposition ; une Basse-taille, capable d'exprimer les doutes & les craintes d'un patriote ; & une cadence, semblable aux éclats du tonnerre, fort propre à menacer un ministre.—Ces deux Orateurs sont les seuls à qui Lord *Shelburne* fait part de ses conseils, & de ses espérances ; & ce n'est pas à tort. Car l'un a la réputation d'être le meilleur des avocats dans une *mauvaise* cause ; & l'autre passe pour le plus grand conteur de l'univers.—On ne voit ni la désunion ni la jalousie régner dans ce parti ; & comment cela se pourroit-il ? assurément c'est un article de foi entr'eux, que trois personnes en fait de politique ne font qu'un.—Cependant quelques amis subalternes ne feroient pas de trop ; car ils ressembloient assez, à présent, à trois Amiraux, qui n'auroient point de vaisseaux sous leurs ordres. Mais ils ont trop de fierté pour s'unir à aucun parti, soit ministres, soit opposition.—Ce Seigneur, il est vrai, est une espèce de Ministre par *Anticipation* ; & il ne se passe point de jour

* Quoique je ne connoisse point du tout ce Monsieur, qui me connoît déjà si bien, il ne seroit pas de la bonne politique de le défavouer.—Il peut m'être utile dans le besoin.

qu'il ne fasse la répétition du rôle qu'il s'imagine jouer enfin.—chez lui, tout se fait par étiquette—Il reçoit sa compagnie ordinaire avec tout l'appareil d'un grand lever—Là, chacun a son tour—Suivant les rangs, il proportionne ses sourires, & a des formules de complimens différens; affectant, dans la conversation, de se mettre à la portée de ceux qui l'écoutent.

Autant que j'en puis juger, il a la manie de vouloir passer pour le Mécène de l'Angleterre. Il voudroit qu'on crût que ce n'est que par lui que les beaux arts existent—Quelqu'un invente-t-il une nouvelle espèce de ratière? C'est le mortifier que de ne pas le croire le patron d'un artiste si utile—Sa conversation, dont la politique est toujours le sujet, est un mélange des sentimens & des dictions de ses deux amis, & de ses deux philosophes. De sorte qu'on peut fort bien le comparer à une Encyclopédie parlante, où les différens sujets sont traités par différens professeurs: L'art militaire, & la connoissance du monde, par le Colonel *Barré*; toutes les ruses & les distinctions subtiles de la loi par l'avocat *Dunning*; la philosophie & le scepticisme par le Dr. *Priestly*; & les paradoxes politiques par mon ami le Dr. *Price*. Ce mélange, sans être original, ne laisse pas d'être frappant.

On admire le tableau qui représente un si bel ensemble : car quoique les arbres soient d'un peintre, la bétail d'un autre, & les figures d'un troisième, Néanmoins le dessein en est grand, & la combinaison de ces beautés éparées est curieuse & splendide.

My Lord lui même s'adonne principalement à l'étude des finances—Il a toutes sortes de listes de toutes sortes de choses—Il a eu la bonté de me dire en confidence, qu'il avoit découvert mille nouveaux sujets pour mille nouvelles taxes ; & qu'il ne doutoit nullement que la nation Angloise ne lui en fût bon gré, si jamais il entre dans le ministère,—aussi est-il si attentif à ces calculs, qu'il y pense en tous tems & en tous lieux—Il assura dernièrement la Chambre des Pairs, dans un débat touchant l'Amérique, qu'il se promenoit tous les jours à cheval dans Hide Park, pour faire le calcul précis du nombre proportionné des chevaux qui sont en Angleterre, par le nombre de ceux qui sont dans la province de Middlesex ; afin d'imposer une taxe générale sur les selles & sur les brides.

C'est à votre pénétration ordinaire, que je laisse le soin de déterminer, quels services ce parti peut rendre aux ministres de France, en décrivant ceux d'Angleterre. Pour moi, je puis plus aisément deviner

vingt, par leur conduite présente, ce qu'ils feroient pour vous servir, s'ils étoient eux-même à la tête du ministère.—J'espère pouvoir vous donner bientôt une esquisse du *Parti de Rockingham*.

J'ai l'honneur d'être

Monsieur.

Votre très humble, &c.



A MONSIEUR DE SARTINE.

Versailles, Mars 22, 1778.

Dimanche au soir.

Mon cher ami,

Je viens du lever de la Reine ; il a été d'une longueur épouvantable, & vos Ambassadeurs d'Amérique y ont eu leur audience. En voilà plus qu'il n'en falloit pour me donner mal à la tête, & me dispenser de vous écrire. Mais je n'ignore pas qu'il vous tarde de sçavoir si on les a trouvés à son goût, ou au moins passables. Tout bien considéré, là là !—Mais à qui en avez vous l'obligation ? C'est bien à la *Comtesse Jule de Polignac*, & à moi. Nous avons eu, je vous assure, bien de la peine à persuader à la Reine de les endurer. Malheureusement Mademoiselle *Bertin* avoit été admise le matin chez la Reine ; & vous sçavez combien la guerre avec les Anglois est peu propice aux intérêts des marchandes de modes. Elle avoit donc tellement tourné ces Ambassadeurs en ridicule, que, quand ils sont entrés, sa Majesté a eu toutes les peines du monde à s'empêcher de rire. Je n'en suis point étonnée. En vérité, mon cher ami, ils étoient maussadement mis ; & chose singulière, il n'y en avoit aucun qui eut l'air distingué. Nous avons eu beau lui vanter la simplicité de leurs mœurs, leur mépris pour toutes sortes de formalités

formalités ! “ Ma foi (a dit la Reine), il faut avouer que ce n’est que de la canaille ! ” Mais, lui ai-je dit, examinez le chapeau blanc du Dr. Franklin, c’est l’emblème de l’innocence ; & ses lunettes a dit la Comtesse, celui de l’économie (*un des verres étoit cassé*), “ Assurément, a dit sa Majesté, ce Dr. Franklin est fort *singulier* en toutes choses. ” Nous avons ri de cette faillie, & la Reine a repris sa bonne humeur. Le *Duc de Coigny*, qui étoit alors présent, l’a assurée que ce Docteur, tout singulier qu’il étoit avec son chapeau blanc & ses lunettes borgnes, avoit trouvé le secret de mettre des éclairs en bouteilles ; & qu’il pouvoit en les débouchant, causer autant de maux que Pandore, en ouvrant sa boîte, ou les compagnons d’Ulysse, en déliant leurs outres. Ce qui nous a bien fait rire, car nous n’y comprenions rien—Enfin nous avons assez bien ménagé les choses jusqu’à présent. Mais, de grace, mon ami, envoyez des Maîtres à danser & des tailleurs François à ces Ambassadeurs barbares, & surtout engagez son Excellence le Docteur à faire racommoder ses lunettes.

Adieu

Lamballe.

A MONSIEUR DE SARTINE.

Londres 15 Fevrier, 1779.

Monsieur,

Je suis chaque jour de plus en plus convaincu de la difficulté qu'il y a à découvrir des secrets qui en valent la peine. Vous l'aviez bien prévu puisque vous m'indicates les personnes qui pouvoient m'être les plus utiles dans mon ambassade secrette. A la tête de vôtre liste se trouvoit Monsieur *Le Texier*. Je me rendis à son hotel dans Market-Lane, & voici quel fut le résultat de mon audience. D'abord il m'assura que sa patrie lui étoit encore chère ; mais qu'à présent il étoit obligé de faire un peu de trêve à son amour pour elle, parceque, pour obtenir l'administration de l'Opéra, il avoit été forcé de promettre par serment à ses protecteurs de ne jamais rien dire ou écrire touchant la politique. Je lui représentai que cela ne pouvoit avoir lieu qu'en public, mais que nous pourrions fort aisément avoir des conférences nocturnes. Ah ! Monsieur s'écria-t-il, qu'il vous souviennne de *Beaumarchais* & de *Déon* ! nos rendez-vous ne serviroient qu'à renouveler l'idée de l'*accouplement des Espions*, & on ne manqueroit pas de se demander, le quel des deux est le mâle ?—Il continua à m'assurer qu'il étoit attaché à sa patrie

& à

& à Monsieur de Sartine ; & après avoir révé
quelque tems ; je crois, me dit-il, avoir trouvé
un moyen tout-à-fait nouveau, & plus cu-
rieux que les Hiéroglyphes & le jus de ci-
tron, pour communiquer mes secrets sans com-
promettre en rien la promesse que j'ai faite.
Comment ? lui dis-je ? Comment ? par la
manière d'ajuster ma chevelure. D'ajuster sa
chevelure me direz-vous ? oui, & nous avons
si bien concerté le plan de nos signaux, que
je puis à présent, à l'aide d'une lorgnette, in-
interpréter, même à l'autre bout de la salle de
l'Opéra, toutes ses pensées en matières politiques,
par l'arrangement & le nombre de ses boucles.
Par exemple, quand il y aura apparence que
les *actions* doivent *hausser* ou *baïsser*, ses boucles
seront placées *audeffus* ou *audeffous* de ses
oreilles, qui à cette distance seront pour moi
comme une espèce de baromètre ou d'échelle
graduée pour m'instruire des changemens qui
doivent arriver dans les fonds publics. Je dé-
terminerai de la même manière par la *grosseur*
ou la *petitesse* des boucles, si les Ministres seront
rigides ou *flexibles* envers les Américains ; & s'il
en *augmente* ou *diminue* le nombre, alors je
découvrirai si les factions doivent devenir *plus*
ou *moins nombreuses* ; affaire très importante pour

nous pendant la Séance du Parlement ! J'aurois souhaité, je l'avoue, qu'il eût renchéri sur cette idée, & qu'il eût destiné les différens côtés de sa tête à exprimer ses remarques sur les partis opposés en politique. Le *droit*, exemple, pour le Ministère, & le *gauche* pour l'opposition ; les boucles d'un côté pour les *Whigs*, & celles de l'autre pour les *Tories*, & comparer par ce moyen les *oui* & les *non* par la différente proportion des boucles des deux côtés. C'est trop exiger de moi, me dit-il, fût-il même possible de faire approuver à Madame *Hubbard* un pareil paradoxe en fait de frisure, la nouveauté seule suffiroit pour causer des soupçons, & me faire découvrir. A cela près il a promis d'être fort exact dans ce qu'il me communiquera. Il a en conséquence fait un secrétaire de son valet de chambre, afin qu'il dessine sur ses cheveux ce qui se passe dans sa tête—Vous voyez donc Monsieur quelle difficulté il y a à tirer quelques secrets de ses meilleurs amis même, & de quelles distinctions délicates dépendent mes découvertes. Je ne laisserai pas cependant de m'en prévaloir autant qu'il me sera possible afin d'obéir à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être

Monsieur

Votre très humble, &c.

(LISTE DE TITRES FRAPPANS

pour des brochures à composer, & des traductions à ublier, le tout en nôtre faveur. S—)

Porte-feuille de Monsieur Voltaire, communiqué par son légataire.—Bien des blasphemes, & encore plus de paradoxes, pour amuser les Américains.

La noblesse Commercante—douzième édition, revue & corrigée, à l'usage des Ministres de sa Majesté, par Monsieur Ternay *, (Capitaine de Vaisseau au service de S : M :) & par Monsieur Beaumarchais.

L'Harmonie du despotisme & de l'Anarchie, dédiée à l'auteur du *Sens Commun*—poème, écrit pour célébrer l'alliance entre sa Majesté & le Congrès.

Pensées libres sur la Bastille—Une réfutation par avance de toutes les brochures de nos ennemis.

* Cassé pour avoir un peu trop renchéri sur son système, en surchargeant sa frégate de marchandises.

Dialogue aux Enfers, entre Lally & D'Estaing—
Il faut faire composer cette brochure tout de suite, mais il ne faut pas encore la publier ; car D'Estaing peut encore échapper, si l'Amiral Byron a du goût pour les illuminations.

La tête leur tourne—Eloge des deux Frères, les Howes.

Choix de la Reine entre Pallas & Venus—En imitation du choix d'Hercule. — Une Ode—parceque ces merveilles exigent du sublime.

Mentor & Telemaque, ou une Bride pour le Poulain—Flatterie, pour le vieux Maurepas & sa Majesté.

Je m'en lave les mains — Excuse pour moi-même.

Traductions des brochures Angloises :

—Recueil des barrangues imprimées & des brochures prononcées au Parliam^{ent} par Monsieur Burke. Traduites littéralement.

Lettres

Lettre de Monsieur Hartley à ses constituans à Hull. Les solécismes & l'orthographe un peu corrigés.

Ces libelles périodiques sous le nom *The Englishman*, mais qu'on pourroit à plus juste titre appeller *Le François*.

Enfin, tout ce qui se trouve chez le Sieur Almon, depuis la demission du Duc de Grafton, en exceptant toujours les lettres de Junius.



A MONSIEUR DE SARTINE,

Mardi matin à Onze heures & un quart,

Mon cher Sartine,

Que ferai-je de l'incluse ? — Il ne se passe pas de semaine que je ne reçoive deux ou trois lettres de cet homme-là. Ce qu'il dit est bien vrai ; & je crois que nous devrions faire quelque chose pour lui, ou au moins le lui promettre. J'espère que votre mal de tête est passé — La Duchesse me charge de vous dire que vous n'en guérirez jamais si vous persistez à écouter les radoterics du vieux Maurepas. Il lui semble qu'on est assez puni d'être obligé d'écouter le Roi. — Si vous n'avez rien de mieux à faire après l'Opéra, venez souper avec nous.

De Chartres——

P. S.

Vous êtes bien bon de vous informer de la santé de notre petit *Valois* — Ce n'étoit qu'un rhume — sa mère voulut absolument le mener voir les illuminations.

(Incluse)

(Incluse)

Toulon à bord du Royal Louis.

14th Sept. 1778.

A MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR le DUC de CHARTRES,

Monseigneur,

Je ne suis point du tout étonné que la multitude & l'embarras des affaires importantes qui occupent sans cesse votre altesse, vous en fassent oublier une d'aussi peu de conséquence que l'est l'intérêt d'un simple individu. Mais permettez moi de vous faire observer qu'au moment même que la victoire du 27 du mois de Juillet est le sujet des applaudissemens du public, il y va de l'honneur de la nation de récompenser les conseils que j'ai présumé de donner, & qui ont eu une si heureuse réussite. Sans mon avis, l'équipement de cette Flotte qui vous a acquis une si grande réputation auroit été retardé fort long-tems, ou peut-être absolument empêché. Je supplie votre altesse de se ressouvenir que ce fut à ma persuasion seulement qu'on mit des copies de *l'Ordre du mouillage de Brest* à bord des vaisseaux qui furent pris par les Anglois. Je prévis bien qu'ils s'y laisseroient tromper, & qu'ils en seroient allarmés. L'événement a
surpassé

surpassé de beaucoup mon attente. La Flotte Angloise rentra dans ses ports, & la nôtre fut équipée sans aucun empêchement. J'ose me flatter que votre altesse voudra bien se charger de mon avancement, & me fournir par ce moyen les occasions de signaler mon zèle dans les combats comme je l'ai fait dans les conseils. — J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect.

Monseigneur

Vôtre très humble & très obéissant

Jean, Jacques, Charles, Louis Gasconade

Garde Marine.



A MONSIEUR DE SARTINE,

Lundi au soir six heures 3 demie.

HELAS, Mon cher Sartine, l'émeute & nos espérances se sont évanouies tout à la fois. Soit que les grands accès ne durent guère, ou que la dépense, qu'on a faite pour les illuminations, ait eu le même effet qu'une saignée dans la fièvre, cette *Keppelerie* a tout à fait cessé. Plus de régal bourgeois en l'honneur de l'innocence.—Plus de pierres & de chandelles—plus d'Aldermans à cocardes bleues—plus de Bourgeoises avec des jarretieres à la *Keppel*.—Il a refusé le commandement de la Flotte, & sa popularité a baissé avec son pavillon. C'est ainsi qu'a fini cette étrange farce, où l'on a vu le principal acteur avoir du succès & être blâmé; être accusé & loué; absous du crime & adoré; remercié du Parlement & oublié par le peuple—C'étoit un projet bien concerté, & qui promettoit beaucoup. Il faudra faire jouer quelque autre machine, pour créer dans la nation cette désunion, qui nous a toujours été d'une grande ressource.

Je suis très sincèrement,

Vôtre, &c.

FRANKLYN.

P. S. Cette mauvaise nouvelle m'a tant attristé, que je ne sçaurois aller souper chez vous ce soir, Ayez la bonté d'en faire mes excuses à Madame de Sartine. Si je me trouve mieux demain j'irai manger votre soupe—

(PASQUINADE—trouvée aux Tuilleries—
écrite, selon les apparences, par le *Marquis*
de Louvois——J'ai conseillé à *D'Orvilliers*,
de lui faire sa cour plus que jamais.

S——)

AVIS AU LECTEUR.

La Victoire navale du 27 de Juillet, quelque indécise qu'elle ait été, de part & d'autre, a été si fortement réclamée des deux cotés, qu'il n'est pas possible de se déterminer à l'attribuer à une nation, sans faire outrages aux raisons convaincantes de l'autre ; mais je me flatte d'avoir trouvé le moyen de satisfaire également tous les partis, sans me compromettre, en laissant lire chacun selon ses desirs.—Le *Credo double* des Jésuites m'en a fourni l'idée, & le desir que j'ai de contenter tout le monde m'a donné l'envie de l'exécuter : Ceux, qui desireront donner tort aux Anglois, liront de suite les vers ci-dessous : Ceux au contraire, qui peuvent se persuader que *Monf. D'Orvilliers* fut le vainqueur, les liront *en colonnes*.—Quant à moi je suis si partagé entre les différens raisonnemens, que j'ai des deux opinions : Ceux qui pensent comme moi les liront de l'une & de l'autre manière——

La

LA VICTOIRE DU 27 JUILLET,

Prouvée & donnée à celui qui a le droit de se l'attribuer.

<i>Ceux là perdent la mémoire</i>	<i>qui disent les Anglois victorieux</i>
<i>Qui donnent aux François la victoire</i>	<i>ont raison d'être glorieux</i>
<i>Quand Monsieur D'Orvilliers écrit</i>	<i>la vérité est claire & bonne</i>
<i>C'est un tas de faussetés qu'on lit</i>	<i>dans la défense que Keppel donne</i>
<i>De faux rapports que je déteste!</i>	<i>de s'en aller il n'est pas permis,</i>
<i>Quand on est le plus fort on reste,</i>	<i>si l'on trouve des ennemis</i>
<i>Les François entrent dans leur port</i>	<i>quand l'ennemi a pris la fuite</i>
<i>L'Anglois se trouvant le plus fort</i>	<i>on se dispense de la poursuite.</i>



MONSIEUR DE SARTINE.

Vendredy matin à onze heures & demie.

POURQUOI m'avoir ainsi manqué de parole ?
— Je vous attendis toute la foirée—toute la soirée—
Seule ! — Que vous auriez ri de mes remarques
sur l'incluse ! je fus obligée, je vous assure, d'em-
ployer toute mon éloquence pour qu'on me per-
mit d'en faire la lecture. *Angélique* fut toute la
matinée de belle humeur pendant qu'elle m'ha-
billoit, & je m'attendois certainement à quelque
chose de merveilleux. Enfin elle m'avoua qu'elle
avoit reçu de fort bonnes nouvelles de l'Amérique
— Je vous les envoie—Vous n'ignorez pas que
Monsieur Maréchal, valet de chambre du *Marquis*
de la Fayette, a toujours eu du tendre pour mon
Angelique — Nous avons, vous & moi, souvent
ri aux dépens du Maître ;—Ce fameux Don
Quixote — Pourquoi ne pas nous divertir de
l'Ecuyer aussi ?—A ce soir—en attendant, mon
cher petit ange, pensez à

Votre passionnée & fidèle,

Du Thê.

(*L'inc'use.*)

A MADEMOISELLE,
MADEMOISELLE ANGELIQUE,

FEMME DE CHAMBRE, &c. &c. &c. &c.

DE MADMOISELLE DU THE'.

Philadelphie, 24 Sept. — 78.

Enfin, Divine *Angelique*, l'Amour nous sourit—
Mon Maître est las de ces Sauvages—Nous re-
tournerons, & ton fidèle *Maréchal* metta ses lauriers
à tes pieds—Que ton petit cœur auroit palpité le
jour que nous nous préparions à combattre, je dis
nous, car si mon Maître eût été tué, j'avois résolu de
ne pas demeurer les bras croisés; & puis qu'il avoit
envoyé un défi à *Milord Carlisle* pour avoir osé
manquer de respect à *son* Maître, par Dieu &
tous les Saints du Paradis ! s'ils s'étoient battus,
j'aurois fait repentir Monsieur *Storer* d'avoir osé se
moquer du *mien*.—Mais ce poltron d'Anglois
envoya une excuse au Marquis—Chose honteuse !
—après toutes les dépenses que nous avons faites
pour nous préparer pour ce duel—O *Angélique* !
Quel habit de combat ! Superbe ! D'un drap
écarlatte garni d'olives en or, & doublé d'une des
plus belles fourures que l'Amérique ait jamais
produites — Des escarpins magnifiques à talons
rouges,

rouges, & aussi bien faits que ces malotrus en sont capables. S'ils se fussent battus, quel grand spectacle n'auroit-ce pas été? J'avois mi les cheveux du Marquis en papilottes, & je devois lui faire six boucles de chaque côté—Mais tout est fini, & nous quittons ce pays—A te dire la vérité, Ma chere *Angélique*, le Congrès de *Milord Washington* est au désespoir de nôtre départ. Mon Maître passa hier toute la journée à leur écrire une lettre pour les consoler. J'écoutois, & je lui entendis répéter ces superbes mots. “ *Dès le moment que j'ouis parler de l'Amerique, j'eus de l'affection pour elle — Dès le moment que j'appris qu'elle combattoit, je brulai du desir de répandre mon sang pour elle — Et le moment où je pourrai lui être de quelque utilité, sera le seul moment pour lequel je croirai qu'il vaut la peine d'exister.* ” Oh! aimable *Angélique*, Quels trois beaux momens que ceux-là! Cependant tout beaux qu'ils sont, ils ne valent pas ceux que je te réserve—La lettre du Marquis a eu tout le succès qu'il en attendoit—Le Congrès de *Milord Washington*, tout bien considéré, s'est assez bien comporté dans cette affaire. Il a écrit au Docteur Ambassadeur d'acheter une belle épée, & d'en faire présent a mon Maître. Qu'en dis-tu *Angélique*? Deplus, Monsieur *Laurens* “ prie Dieu, dans sa lettre, de bénir & de protéger le Marquis. ” —Quelle épée! Quelle
béné-

bénédiction !—Quant à moi, on ne m'a donné ni l'une ni l'autre. Que le diable les emporte ! S'ils m'avoient fait présent d'une jolie épée, je les aurois tenu quittes de leur bénédiction—Mais, Ma chere Angélique, aime moi toujours, & je me passerai volontiers de leurs épées & de leurs bénédictions.

Je suis & serai toute ma vie,

Ton Esclave,

Jean Charles Jaques Maréchal.



DISTRIBUTIONS SECRETTES.

	Livres, sols
A Monsieur ——— pour avoir fait supprimer un libel contre la Reine—	80.000 0
Au même pour nous avoir envoyé des levriers d'Angleterre.	20 000 0
A Monsieur <i>Jacques</i> , pour avis reçus, & pour dépenses en prison.	20.000 0
Au même, pour payemens faits à Monsieur <i>Smith</i> , à Plymouth; Monsieur—à Portf- mouth; —au Sieur — l'Apothecaire à Chatham; à Mademoiselle—à Deptford; à Madame—à Woolwiche; —à Mes- sieurs ——— à Bristol; —à Messieurs à Limehouse, Vapping, Blackwal, &c. &c.	15.000 0
A un Alderman de Londre, pour l'état de son regiment dans la milice —par les mains d'Alderman Lee.—La question est de favoir si cette somme lui est jamais parvenue.	10.000 0
Au Colonel <i>Brome</i> , Maître Canonier du Parc de St. Jacques, pour un compte exact de l'Artillerie d'Angleterre.	12.000 0

A la

Livres, sols

A la veuve & au joli petit poupon de feu
Monsieur Jean le Peintre 4.000 0

A Monsieur l'Abbé Jackson, Editeur du
Ledger, de l'Avertisseur General, & du
Pacquet de Londres—N. B. Il m'a été
recommandé par ma bonne amie la
Dutchesse de Kingston. 11.208 4*

A l'honorable T W pour des détails im-
portans 80.000 0

N. B. Son Excellence le Docteur
Franklyn, promet que le Congrès
nous remboursera aussitôt que les
affaires iront mieux——

A Monsieur Panchaud, pour les pertes
qu'il a faites, quand au lieu d'être un
Bull il s'est trouvé n'être qu'un *Bear*,
en essayant de faire baisser les fonds
d'Angleterre, lorsque les nouvelles de
la prise de St. Lucie, de celle de Pon-
dicheri, & du Blocus de D'Estaign arri-
vèrent si mal à propos. 400.000 0

Au même pour de l'argent avancé à T W
pour pertes faites dans une pareille en-
treprize. 155.000 0

* Cette fraction provient de ce que j'ai payé jusqu'à la dernière feuille
des dits Ledgers, Avertisseurs Generaux & des dits Paquets de Londres.

G

Pour

	Livres, sols
Pour Argent avancé a son Excellence le Docteur Franklyn jusqu'à l'arrivée de sa flotte chargée de Tabac.	130.000 •
A son autre Excellence Silas Deane pour le transporter à l'Amérique.	100.000 0
A sa troisième Excellence.	100.000 0
A Monsieur Sayre, Ambassadeur d'Ame- rique à la cour du Roi de Prusse, pour le dédommager de ce qu'il n'y a pas été reçu.	80.000 0
Pour illuminations sur le pont-neuf, &c. par ordre du Duc de Chartres.	10.000 0
A divers poètes pour quantité d'odes sur la victoire remportée sur mer, à six sous par stance	5.000 0
A son excellence le Docteur Franklin pour faire l'emplète de l'épée dont le Congrès a ordonné qu'on fit présent au marquis de la Fayette.	1.000 0
A Beaumarchais, pour payer les deux vais- seaux qu'il a achetés au Roi.	100.000 0
Au Duc de la Vaugyon, pour avoir négocié l'emprunt en Hollande.	150.000 0

Livres, sols

A Gérard pour présens distribués secrètement parmi les Membres du Congrès :
 Tabatieres, ornées du portrait du Roi,
 pour leurs femmes & leurs filles—une
 boîte, remplie du rouge, dont la—
 Reine se sert, pour miladi Washington—
 deux fois plus belle que l'épée du Mar-
 quis de la Fayette, &c.

600.000 0

A mon Secrétaire pour lui même, & pure-
 ment pour le récompenser de son inte-
 grité.

500.000 0

 5434.298 0

 A l'un ARNOLD.


(CETTE lettre valoit bien la peine qu'on la déchiffât—Elle vient du meilleur de mes Espions—Le projet est excellent; j'en pourrai tirer avantage—Cette tentative peut amuser les marchands de sucre qui ont fait banqueroute: quoiqu'ils n'y gagneront rien quand même elle réussiroit—Mais j'en doute—Je n'aime pas ces courans dont parle d'Orvilliers, ils pourroient bien nous être aussi nuisibles à *Jersey*, qu'ils l'ont été à *Ouessant*. S—)

Nous avons à présent une belle occasion d'attaquer *Jersey*.

$$123 + 75 \cdot 836 = 4 : 2 \cdot 342 + ab \cdot 11 \cdot 19 : 6 : 2 : 187 \ 92 : 3 : 4$$

Tous les officiers de la Marine se querellent entr'eux.

$$18 \cdot 3 \cdot 78 \cdot 800 \cdot 13 \cdot 62 \cdot 318 \ 4 : + + \cdot 36 \cdot 9 = 312.$$

Le passé les occupe tellement qu'ils oublient le présent.

$$3 : 800 \cdot 24 \cdot 6 \oplus 42 \ 9 + 3 \cdot 72 \cdot 11 \cdot 5 \cdot 932 \cdot * 17 : 43$$

Il y a une grande quantité de nos sucres dans l'île,

$$X : 3 : q . = 800 \cdot 24 \cdot 6 : 42 \cdot 9 \ S : G : 11 \cdot \sim \cdot 11 \cdot 342.$$

Et le Gouverneur reste à Londres pour haranguer au Parlement.

$$2 \cdot 1 \cdot 0 \ 0 \ 0 \ 13 \ 4 \ 1 - - - 72 \cdot 5 \ * \star \ 312 : ab.$$

Mais surtout il faut que Milord Sandwich soit congédié,

$$5 \cdot 13 : \odot 8 \cdot + 42 : 978 - 29 = 3 - 45 - + \cdot 11 \cdot 17 \cdot 8 : W.$$

Parcequ'il est certain à présent que les chemises des Invalides ne sont pas assez longues

$$400 \cdot = 3 \cdot + \cdot 28 \cdot 43 \cdot 7 \cdot A : B : 17 \cdot 32 \cdot \times \cdot 11 \cdot 14 \cdot$$

pour garantir ces pauvres gens du froid ou pour descendre jusque dans leurs culottes.

$$19 \cdot + : 6 \ \textit{Quello} - 33 \cdot 14 \ 45 \ 1775 \cdot 1776 \cdot 177 \cdot 7 \cdot 1778 \cdot 1779$$

Ainsi nous pouvons nous attendre à bien, des émeutes, des revoltes, & à toutes sortes de maux.

LE LECTEUR s'attendra peut-être à trouver ici la lettre concernant le Parti de *Rockingham*, que l'Espion a promise dans une de ses précédentes, mais il a été impossible à l'Editeur de la publier. Il est vrai qu'il y en avoit une dans la Cassette sur ce sujet, mais fort rayée & fort effacée; & le peu qu'en en pouvoit déchiffrer paroïssoit fort sévère contre ce parti de *Rockingham*, comme on l'appelle. Peut-être que Mons. de Sartine crut que des gens qui se disent ouvertement les ennemis jurés des Ministres d'Angleterre, devoient être les partisans de ceux de France, & qu'en conséquence il effaça cette satire comme étant contraire à ses propres intérêts. Ou bien la politesse l'emporta sur la politique, &, quoiqu'il se trouvât fort peu offensé des plaisanteries faites contre les *Sheburnistes*, il désaprouvoit néanmoins toutes les personalities sérieuses en toute sorte d'occasion & sur toutes sortes de sujets. Quoiqu'il en fût, il avoit effacé certains mots & en avoit laissé d'autres. Par exemple, On lisoit d'abord, quoique avec bien de la difficulté, beaucoup de choses sur l'Aristocratie, & contre les vieilles prétentions de quelques Seigneurs, qui s'imaginent devoir être ministres d'Etat aujourd'hui, parceque leurs Ancêtres étoient de fort simples & de fort honnêtes gens le siècle dernier.

Ceci

Ceci étoit à moitié effacé, mais à côté se lisoit clairement “ *Vertu héréditaire.* ” Ensuite il s’agissoit de sçavoir pourquoi des descendans de familles Hollandoises prétendroient vouloir mener le Roi régnant, parceque leurs Ancêtres étoient de la suite du Roi Guillaume ; & pourquoi George trois donneroit aujourd’hui la préférence à deux ou trois Ducs parceque Charles second étoit éperduement amoureux de leurs Bisaïeules. Monsieur de Sartine avoit aussi effacé cela, mais il avoit écrit au-dessus en lettres capitales “ *Vieux Whigs fort zélés.* ” — Auprès des noms de Grenville & de Burke on pouvoit encore lire *Stamp-act & Declaratory-law*, & les mots *contradiction & parti*; le tout suivi de longs complimens sur la sagesse de l’un & l’éloquence de l’autre — Ce parti paroissoit y avoir été représenté sous l’allégorie d’un Hopital pour les Amiraux & les Généraux invalides ; d’un *Chef de parlementaire*, où l’honneur blessé & la réputation flétrie trouvent un azile. Monsieur de Sartine avoit encore passé un trait de plume sur cela, afin de ménager, dans ce M : S : mutilé, la nuance pour le caractère qui suivoit, où, dans des pages entières de louanges, les mots “ *indiscretion de Jeunesse & New Market,* ” étoient les seuls qui fussent effacés — Dans le Postscript, l’Espion avoit donné une liste de ceux qui devoient en tout tems être admis

admis au Lever de Lord Rockingham. Sa femme, à ce que j'ai appris, la lui avoit procurée par l'entremise de la femme de chambre de Miladi Rockingham, à qui le portier du Marquis en avoit donné une copie. Cette liste étoit déchirée, mais sur un des fragmens on pouvoit encore lire les noms de Mr. Burke, Mr. Nollekins, Mr. Charles Turner, du Duc de Grafton, ceux de Jaques Lee, Jaques Ryder, & de Sir George Howard ; & sur un des coins étoit celui du *Capitaine* Walsingham, avec un *Quere* quant au *Colonel*.



A MONSIEUR DE SARTINE,

En lui envoyant une lettre de Monsieur Neckar.

Quelle lettre que celle que je vous envoie ! Le Roi l'a lue & en a frissonné, & j'avoue que je n'ai pu la lire sans effroi. Il faut enfin nous déterminer à faire quelque chose, & le plutôt ne sera que le mieux.—D'où vient que *La Mothe Piquet* n'a pas encore mis à la voile ? L'Amérique nous tend les bras.—Quel coup si *De Grasse* ne réussit pas ! je le crains bien.—*D'Estaing* a trompé nos espérances. *Le Paste de Famille* n'est plus rien.—Plût à Dieu qu'il me fut permis de me retirer à mon château, & d'y jouir de la paix avec toute l'Europe ! Croyez vous cependant qu'il nous sera possible de faire quelque chose cet été ? sinon il faudra suivre l'avis de Neckar.

Vôtre, &c.

Maurepas,

P. S. J'ai écrit à mon ami à Londres pour savoir si l'Amiral *Arbuthnot* va bientôt partir, & si *Sir E. Hughes* doit s'arrêter à Gorée.

(Incluse)

(Incluse)

AU COMTE DE MAUREPAS.

Lundi Matin.

Mon cher Monsieur,

L'affection que vous portez au Roi notre maître, l'amour désintéressé que je vous connois pour votre patrie, & le véritable desir que vous avez de soulager vos compatriotes, dont le courage & la fermeté, quelque grands qu'ils soient, ne sçauroient résister plus longtems aux maux qui les accablent; tout cela exige que je vous représente en peu de mots la situation réelle de ce royaume relativement à son commerce, ses revenus, & ses dépenses actuelles, & à quels malheurs il sera réduit si cette guerre ne cesse bientôt. En cette occasion, comme en tout autre, je ne doute nullement que vous n'attribuiez mon zèle à ce désintéressement qui a toujours caractérisé toutes mes actions, & que vous ne me rendiez auprès de sa majesté la justice qui m'est due.

Vous n'ignorez pas, mon cher monsieur, quelles sont les plaintes de tous nos négocians, de tous nos marchands. La plupart sont ruinés par les

H

prises

prises que les Anglois ont faites sur eux. Nos revenus ne suffisent pas pour les dédommager de leurs pertes. Ceux qui n'ont pas encore fait banqueroute s'y attendent tous les jours, car les isles qui nous restent sont bloquées. En perdant Pondichéri nous avons perdu le commerce des Indes. Gorée a peut-être subi le même sort, & c'en est fait du commerce en Afrique. Quand même nos marchandises arriveroient dans la manche nous n'y avons point de flotte pour les protéger, & les Anglois s'en saisissent. Tel est l'état actuel du commerce en France.—Quant à nos revenus, vous sçavez, à n'en point douter, que, même en tems de *paix*, ils sont fort inférieurs à nos dépenses.—En 1769 ces dépenses excédèrent nos revenus de 30 millions.—En 1770 elles montèrent à 70 millions, quand l'Abbé Terray fit les grandes réductions, nonobstant cela elles excédèrent encore les revenus de plus de 17 millions. Le total de nos revenus, *y compris le produit de la suppression des privilèges dans les mouvances du Roi, & l'appropriation de quelques Abbayes*, ne monte à guère plus de 380 millions dont la Ferme Générale rend 160 millions, mais dont le produit ne fera certainement pas aussi considérable cette année.

Millions.
 Les dépenses annuelles viagères & les intérêts
 que le Roi paye montent à plus de — — 139—

La dépense de tous les départmens, y Com-
 pris la maison du Roi, tant civile que militaire,
 & les appanages des Princes, est de plus de 200—

Exclusivement des dépenses extraordinaires
 de la Marine pour l'année dernière qui mon-
 tent à — — — 100—

Déduction d'un Emprunt fait l'année dernière. 439—
 40

399—

Il paroît par ce compte détaillé qu'après
 une année de guerre seulement, nous nous trouvons
 surchargés d'un excès de 40 millions dans nos
 dépenses.

Voilà mon cher ami, un état précis de nos finances,
 & quoique nous n'ayons emprunté l'année dernière
 que 40 millions, (afin de faire croire à nos ennemis
 que nous avons moins besoin d'argent qu'eux,
 & encore plus pour empêcher nos compatriotes
 de se récrier de ce qu'on les surchargeoit d'im-
 pôts au commencement d'une guerre,) nous

nous trouvons obligés de faire *immédiatement* de *gros* emprunts pour nous mettre en état de la continuer. Les pays d'état, il est vrai, & surtout ceux de *Bretagne* & de *Languedoc*, ont montré leur zèle par leurs contributions ; mais il faut avouer que ces secours sont comme une goutte d'eau dans l'Océan.

Quelques soins & quelque attention que je puisse avoir il m'est presque impossible d'empêcher que les dépenses des Ponts & Chaussées, celles de l'Artillerie, de la Maréchaussée, des Etapes, des Intendans, & des pensions *particulières* n'excèdent la somme ordinaire—C'est à proportion, mon cher ami, que la misère s'accroît que chaque individu se trouve plus embarrassé, & qu'il reclame avec plus d'empressement ce que l'état lui doit.

Les dépenses que nous fîmes l'année dernière, pour mettre une flotte en mer, furent énormes, & nous n'en avons retiré aucun avantage. Le radoub de ces vaisseaux, en conséquence du combat du 27 Juillet, coutera, à ce qu'on m'a dit, la moitié autant qu'ils ont coutés à construire—Fût-il même possible de former une escadre le printemps prochain pour croiser dans la *manche*, nous ne saurions l'équiper, les Anglois

glois ayant dans leurs prisons les matelots que nous attendions par l'arrivée de nos flottes.—En un mot l'Espagne ne veut pas se joindre à nous. Les Américains sont ruinés—nous ne sçaurions leur prêter de l'argent, ni leur envoyer du secours—Nôtre commerce est ruiné; nous sommes à la veille de faire une *autre* banqueroute générale, & la paix seulement peut sauver la France de la ruine qui la menace. Abandonnez cette canaille Américaine—

Neckar.



A MONSIEUR DE SARTINE.

Feb. 28th.

Dear Sartine,

I cannot contain my rage till my Secretary comes home, or trust my resentment to the tameness of translation.—I, the Ambassador Plenipotentiary of the United Free States of America, have lived to see the day, when I must endure the contempt of the wretched envoys of every paltry principality.—In short, all the ambassadors refuse to rank with me.—*Doria Pamphili*, the Pope's Nuncio, calls me Quaker—Count *D'Aranda* says his Catholic Majesty loves South America too well, to encourage rebel colonies—*Chevalier Zeno* says the Venetians hate any thing but a nominal Republic.—Monsieur *L'Estevenon de Berkenrode*, tells me his States quarrelled for religion, not taxes.—Prince *Bariantinski* loves the English, and his mistress the Empress of Russia, desires him to insult me.—Baron *Goltz* refers me to Mr. *Sayre*.—All this I could bear—but to see Count *Sickingen*, Baron *Grimm*, Baron *Thun*, and Monsieur *Wolff* give

give themselves airs, drives me to madness.—
 In short, sir, I am insulted in all the languages
 of Europe.—My religion is satirized in Italian
 —my politics in Spanish and Dutch—I hear
 Washington ridiculed in Russian, and myself in
 all the jargon of Germany.—I cannot bear it.
 —Make Europe civil to America, or I'll follow

Silas Deane.

Yours,

FRANKLIN.



A MON:

A MONSIEUR DE SARTINE.

Ancien Hotel de Lautréc,

Lundi matin

a onze heures & demie.

J'ai oui dire que quelques uns de nos vaisseaux
sont arrivés de la Virginie. — Je suppose que
vous avez réglé nos comptes avec nôtre ami le
Dr. Franklin. — Je voudrois bien sçavoir ce
que pourront nous produire les engagemens faits
l'année passée.

VERGENNES.



—CECI

—CECI paroît n'être que le commencement de la réponse de Monsieur de *Sartine* à la lettre de Monsieur de *Vergennes*. — Il ne s'est trouvé dans la cassette qu'une seule feuille du compte : mais nous devons nous estimer heureux de ce que celle-là même a échappé aux flammes——.

Mon cher *Vergennes*,

Inclus vous trouverez le compte courant entre nous & son excellence l'Ambassadeur *Commerçant*—Lisez le & le brûlez—Il ne conviendrait pas que tout le monde sçût quel trafic vous & moi avons fait—Sçavez vous bien que nous pourrions écrire des commentaires sur la *Noblesse Commerçant*—Il est néanmoins bien juste que nous nous dédommions par quelques douceurs de tous nos embarras—Je vous avoue que je suis las de toutes les tracasseries de la cour, & que rien ne me fatigue tant que d'y jouer continuellement le *Protée*. Je veux lever le

I

masque

masque pour un moment avec mon Ami ; cela me
 délassera—Hélas, Vergennes, pourquoi avons
 nous éouté ce *Beaumarchais* !—Ses spéculations
 absurdes nous ont engagés avec ces maudits
 Américains—Ils nous doivent des sommes consi-
 dérables, & nous ne pouvions en être rembour-
 sés qu'en plongeant la France dans cette mal-
 heureuse guerre—Quels obstacles n'avons nous
 pas longtems rencontrés à toutes nos entreprises !
 —Le Roi naturellement passionné pour le plaisir,
 & aimant ses aises, a voulu jouir de l'une & de
 l'autre, & communiquer l'une & l'autre à ses
 sujets—A son avènement au Trône, il trouva la
 nation épuisée par une guerre longue & ruineuse,
 —des banqueroutes faites à l'honneur & à des
 créanciers—L'esprit du peuple abattu.—Le credit
 public détruit—Malgré cela un tel souverain,
 guidé par les sages conseils de Maurepas, n'auroit
 pas manqué de redonner à la France son ancienne
 splendeur ; tandisque les riches productions des
 deux Indes (établissmens dont Colbert avoit
 connu toute la conséquence) seroient venues en
 abondance dans tous nos ports, pour y être dis-
 tribuées également au prince & au sujet.—Quels
 artifices n'a-t-il pas fallu employer pour porter
 le Roi, à renoncer à un bonheur si certain pour la
folle

folle spéculation d'une alliance avec l'Amérique !
 — Enfin l'armée Angloise *mit bas les armes à Saratoga*, & l'ambition ne peut tenir plus longtemps contre la tentation. — *Neckar* avoit cependant encore des doutes ; mais les calculs cédèrent à la flatterie. — La reine aimoit à contrôler ; nous lui promîmes de l'aider ; & elle gouverna le Roi. — Mais à quoi ont abouti tous ces artifices ? — Nous avons perdu *Pondichéri* & *St. Lucie*, ou, pour mieux dire, les deux Indes ; car nous n'avons point de forces dans l'une, & *D'Essaign* est bloqué dans l'autre. — Les banqueroutiers de Bordeaux nous envoient des remontrances. — Les capitaines à *jambes de bois*, & leurs veuves, réduites aux sabots, nous accablent de requêtes. — Quant aux premiers, vous savez vous en débarrasser aisément : mais *Montbarré* est bien las des autres. — Les jeunes officiers, qui d'abord ne parloient que d'arborer les Fleurs de Lis, & d'écraser sous leurs pieds les Lions d'Angleterre, sont fatigués de ce métier, & n'ont maintenant d'autre souhait que celui de retourner à Paris. Ils veulent aller à l'opéra, au bal de la Reine, chez leurs maîtresses, aux promenades, aux courses de chevaux, & partout ailleurs, excepté à leurs quartiers. — Le Roi ne cesse de me demander des victoires. — La Reine dit que les lunettes du docteur devraient

être racommodées.—*Maurepas* branle la tête —
Neckar calcule & fait la mine — L'Ambassadeur
d'Espagne ne dit rien — Surtout

(*Cætera defunt.*)

(Voici cette belle feuille sauvée des flammes,)

— *ex pede Herculem.* —

COMPTES

COMPTES DES PROFITS ET DES PERTES

D E

Mess. De Sartine, Vergennes, & de Son Excellence
le Dr. Franklin, associés.

Gain.	Livres.	Perte	Livres.
Rapporté	2700.000	Rapporté	957.000
Part dès prises faites par le <i>Sturdy Beggar</i> , Capitaine <i>Ephraim Adams</i> .	60.000	Le Tiers d'une Car- gaison confignée à Bos- ton dans l' <i>Invincible</i> , pris par le <i>Lizard Cutter</i> .	40.000
—Confignations—		Partages de Poudre à Canon dans l' <i>Océan</i> pris par le <i>Thames</i> .	20.000
Une Cargaïson de Ta- bac par l' <i>Oliver Crom- well</i> , Capitaine <i>Jean Lee</i> .	125.000	7—8mes de March- andises sèches dans le <i>Vulcain</i> jetté à la côté, par la <i>Venus</i> .	50.000
Du Goudron & de la Réfine par les <i>Two Bro- thers</i> , Capitaine <i>Solomon Howe</i> .	80.000	5. 16mes de Pellete- rie dans l' <i>Otter</i> coulé à fond par le <i>Beaver</i> .	23.000
—Partages des Rif- venus des deux Caro- lines—par le <i>True Bri- ton</i> , Capitaine <i>Sabot</i> .		Une Cargaïson d'Al- lumettes, de Salpêtre & de souffre dans le <i>Géné- ral Lee</i> , pris par <i>Hazard</i> .	37.000
Par le <i>Lively</i> , Capi- taine <i>Ebenizer Darby</i> .	400.000	Billets protestés, re- tournés par le <i>Land of Promise</i> .	100.000
Par le <i>Sprightly</i> , Ca- pitaine <i>Caleb Cushing</i> .			
Par la <i>Miladi Wash- ington</i> , Capitaine <i>Mo- ses Handcock</i> .			
Rapporté	3945.000	Rapporté	1117.000

PLAN EBAUCHE DE LA CAMPAGNE PROCHAINE.

JERSEY—Un coup de main—La Milice prendra certainement la fuite—Le Gouverneur ne viendra que quand il n'y aura plus rien à faire—Nous sommes sûrs du succès—Quelle Gazette pour nos amis à Jersey en Amérique!—

Invasion de l'Irlande—les Habitans sont presque tous papistes, mais, malheureusement pour nous, ils jouissent à présent des mêmes privilèges que les Protestans—Cependant nos Amis dans l'Opposition, nous promettent qu'ils feront l'impossible pour les porter à se revolter—Un de ces Messrs. s'est même engagé à y employer leurs Prêtres, particulièrement le Père—Il faut apprendre aux Irlandois à se comparer aux Américains—Le Congrès pourroit se tenir à *Dublin*,—*Le Chevalier Newnham* en seroit le Président—Ecrivons pour ordonner deux ou trois harangues patriotiques au parlement d'Angleterre, afin d'exciter l'Armée Irlandoise à la revolte—Plût au ciel que le peuple en France pût oublier le nom de *Thurot*—Ce qu'il y a de pire c'est que les Irlandois sont des *étourdis*, &c, quoiqu'ils nous invitent à leur faire visite, il ne seroit pas étonnant qu'ils nous prissent pour des ennemis aussitôt que nous serons chez eux : Il seroit même bien possible que leur *étourderie* leur fût préfé-

férer

férer la sûreté & l'honneur de l'Angleterre à l'amitié des-intéressée de la France.

Pendant l'Eté une descente à *Southampton* & à *Prigbtelnstone* dans la saison des bains, fera, quelque éclat, & nos jeunes officiers seront charmés de donner l'assaut aux salles à danser, & à entrer dans les baignoires l'épée à la main.

Quant à une grande Flotte, les Merchands murmureront si nous ne leur prouvons, par quelque parade, que nous avons leurs intérêts à cœur; quoique tout le mal soit déjà fait, les Corsaires Anglois leur ayant déjà enlevé plus de douze millions sterlings de Marchandises—D'ailleurs quand même nous pourrions équiper une grande Flotte, D'Orvilliers dédaigne de rester dans la Manche; car l'Eté dernier, après sa victoire, (comme il l'appelle) il crût l'Océan Atlantique trop borné pour sa propre gloire & pour l'ambition de son Maître—Néanmoins tout se passe dans cette *Manche Britannique*, comme ces Insulaires ont l'effronterie de l'appeller.

Il faut avoir soin de mettre des garnisons tout le long de côté—Car, aussitôt que Jersey sera pris, les Anglois useront certainement de représailles—Ce n'est pas qu'ils aiment à *s'approcher* de trop près de nos côtes, mais il est bon de nous tenir sur nos gardes—car rien ne nous rendroit si ridicules aux yeux de toute l'Europe que si un ou deux

deux de leurs vaisseaux venoient sous nos Forts bruler ou prendre les nôtres.

Si *D'Estaign* bat *Byron* nous l'enverrons chercher pour mettre le feu à Portsmouth ; personne n'étant plus digne de finir ce que *Monsieur Jean le Peintre* a commencé que *D'Estaign* même.

Nous sommes très embarrassés de Sçavoir quels Forts nous devons attaquer—Le Chateau de *Douvre* est imprenable—*Tuffnell* y commande ! Il seroit dangereux d'attaquer *Scilly*—*Egerton* nous y attend de pied ferme & bien préparé !—Nous pourrions assez aisément nous rendre maîtres de *Tilbury*—mais l'accès en est difficile—Plusieurs personnes conseillent d'attaquer les *Cinque-Ports* parceque *Lord North* en est le Gouverneur, & on dit qu'il est sujet à s'endormir dans son poste ; il dort, il est vrai, mais je crains bien que ce ne soit le repos du lion, qui ne s'éveille pour écraser ses ennemis—Le *Fort William* peut être aisément réduit, car *Monsieur Rigby* notre grand ennemi, dit que le Général & Gouverneur *Bourgoyne* ne peut prendre les armes qu'en faveur du Congrès—Après tout, je crois que *La Tour* sera notre fait, si nos vaisseaux peuvent y aborder pendant la nuit ; car le Général *Cornwallis* sera aussi long & prendra d'aussi grands détours pour répondre aux questions du Général *Howe* que ce General en a pris pour arriver à *Philadelphie*, & ainsi il n'aura pas le tems de penser à nous—Si une fois nous nous rendons maîtres de

La

La Tour, nous pourrons aisément chasser les Bourgeois hors de Londres, en lâchant contre eux les Lions & les Tigres de la ménagerie, pendant que nous nous amuserons dans la Chambre aux Joyaux, & dans celle où l'on bat la Monnoie.—Et le plaisir de piller l'Arsenal sera d'autant plus grand, que c'est là que cette nation vaine conserve une si grande quantité de dépouilles, comme un témoignage de leur ancienne gloire, & de nos étranges défaites—Voilà pour l'Europe—Quant à l'Amérique.

(*Hiatus valde deflendus.*)



K

CETTE

(CETTE Ebauche d'une Alliance avec l'Amérique *Meridionale* est un des libels de *Lauraguais* — Il ne s' imagine pas que nous avons *sérieusement* discuté ce sujet dans le Cabinet. —

S———)

PROJET d'un “ *Traité d'amitié & de Commerce** ” entre sa Majesté très Chrétienne & “ Les Etats unis de l'Amérique *Méridionale* ”; à ratifier aussitôt qu'elle se sera revoltée contre l'Espagne, ce qui ne peut manquer d'arriver dans deux ou trois ans.

1°. “ *Au nom de la S^{te}. & Indivisible Trinité** ” sa Majesté très Chrétienne recevra du *Paraguay*, du *Chili*, & du *Pérou* une Ambassade composée de Jésuites défroqués & de Docteurs en philosophie; & le sieur *Conrade Alexandre Gerard* (qui fera alors au fait de ces sortes d'Ambassades) sera nommé & constitué Envoyé plénipotentiaire dans tous les Etats rebelles de l'Amérique *Meridionale* en general; &, en particulier, *Charles-Généviève*.

* Nous nous servons ici des mêmes termes que nous avons trouvés dans le *Traité de l'Amérique Septentrionale*.

Louise-

Louise-Auguste-Andrée-Timothée D'Eon de Beaumont sera nommée Chargée-des-Affaires dans le Pays des *Amazones*.

2°. Sa Majesté très Chrétienne aura la bonté de leur envoyer toutes sortes d'Amunitions de guerre pour détruire les Espagnols, & n'exigera d'eux qu'une once de Poudre-d'or pour chaque livre de Poudre-à-canon.

3°. Sa Majesté très Chrétienne enverra une Flotte pour *convoyer les Canots* des Etats unis dans tous les ports du Monde connu : dont *D'Estaign* n'aura pas le commandement, quand même il retourneroit sain & sauf—Ce commandement étant réservé pour *Monsieur de Bougainville*, pour qui les filles de ces Mers doivent avoir beaucoup de reconnaissance.

4°. Sa Majesté très Chrétienne “ emploira ses *bons offices* & son entremise ” en faveur des Habitans du *Paraguay*, du *Chili*, & du *Pérou*, “ auprès du Roi ou Empereur de Maroc, & de Fez, des Regences d'Algers, de Tunis, & de Tripoli, &c.”—Ainsi qu'auprès de tous les autres Princes, Rois & Empereurs Africains—Et de plus auprès de l'Empereur du Japon & de tous les Princes pirates & contrebandiers de ce quartier du Globe aussi.

5°. Sa Majesté très Chretienne est si passionnée pour la liberté, qu'elle se contentera pour tant de bienfaits, d'une pleine & entiere liberté accordée à ses sujets de pêcher, à leur gré, dans toutes les mers de l'Amérique *Méridionale*; parce qu'ils aiment à pêcher en eau trouble.



REPONSE

(REPONSE de La Reine à ma lettre dans laquelle
j'avois inclus celles de *Maurepas* & de *Neckar*.

S——.)

Monsieur,

J'ai lu avec beaucoup d'attention les lettres que vous m'avez envoyées.—Le langage de *Maurepas* & de *Neckar* ne me surprend point du tout. Mais j'avoue que je ne me ferois jamais imaginé que leurs appréhensions auroient fait tant d'impression sur vous. Le Roi, dites-vous, ne paraît pas approuver cette guerre : je ne l'ignore pas. Eh bien ! tant mieux, il aura moins d'inclination à s'en mêler. Des commencemens plus heurenx l'auroient probablement rendu plus attentif & plus appliqué aux affaires, & mon ambition, & vôtre intérêt en auroient souffert. Croyez moi, Monsieur, affermissons d'abord notre parti d'une manière ou d'autre, dans l'administration de cette guerre, & ne doutez nullement que nous n'ayons bientôt assez de victoires & assez de triomphes pour nous dédommager des petites pertes que nous essuions à présent. Demandez à *Vergennes* s'il n'est pas de mon avis ? fussions nous même forcés d'abandonner nôtre système, nous serons toujours à tems de nous indemniser par la négociation. Le Duc de *Nivernois* assure, & je crois qu'il a raison, que moins nous avons de succès dans la guerre, plus nous

nous devons nous attendre à faire une paix avantageuse.—Les Anglois, par une sotte affectation de magnanimité, deviennent d'autant plus humbles qu'ils sont plus triomphans ; ainsi plus ils gagnent de victoires moins ils exigent de concessions, conséquemment en fait de traités nous serons toujours les plus forts. Voilà tout ce que j'avois à vous dire touchant la conduite timide & craintive de vos ministres d'état.—Mais quant à la lettre de l'officieux Evêque que j'ai trouvée incluse dans la vôtre, je crois qu'il est à peine nécessaire d'y répondre. D'abord il commence par me témoigner combien il admire le courage & le génie qu'il prétend avoir découverts en moi, & qu'il dit être si extraordinaires dans une personne de mon âge & de mon sexe. Il cite d'une manière très flatteuse ce que les femmes ont fait de plus glorieux ; à compter depuis la *Semiramis* d'Assyrie jusqu'à *Catharine* de Russie ; & vante ensuite, à dessein, les charmes & la beauté de la retraite & de la félicité domestique, qu'il met fort au-dessus de tout cela, assurant, avec plus de zèle que d'argument, que c'est là seulement que la véritable renommée attend les Reines ; & il a la hardiesse d'offrir *Charlotte* d'Angleterre comme une preuve de ce qu'il avance.—Dites à ce bon Evêque que sa manière d'écrire me plaît assez, mais que j'aimerois mieux qu'il fût mon historien que mon conseiller, assurez-le cependant que je reçois avec reconnaissance tous
ses

ses complimens, & que sa doctrine est la seule chose que je n'agrée pas. Eussé-je du penchant à discuter cette matière avec lui, toute novice que je suis dans ces sortes d'argumens, je ne doute pas que mes raisonnemens ne l'emportassent sur les siens.—Il est presque impossible qu'une femme, qui, par sa naissance, est destinée à monter au trône, puisse, & encore moins qu'elle souhaite faire consister son bonheur dans les fonctions paisibles & les jouissances frivoles auxquelles on accoutume les personnes d'une condition inférieure. Dès son enfance on lui apprend à avoir d'autres inclinations, d'autres desirs.—L'amour a moins de part que la jalousie au soin qu'on prend d'elle, même au berceau : & c'est à l'intérêt & à quelque spéculation politique plutôt qu'à la tendresse & à l'amour paternel qu'elle est redevable des vœux qu'on fait pour qu'elle parvienne à la maturité de l'âge —La methode dont on se sert pour cultiver son esprit étouffe les plantes encore tendres que la nature y a placées ; la douce amitié & la tendre sympathie qui voudroient y germer en sont arrachées. Il faut qu'elle s'acoutume à n'avoir point de choix dans les intérêts les plus importants de la vie. Il faut qu'elle renonce à l'amour.—Il ne lui est pas permis de s'imaginer qu'on l'aime.—Rien ne l'engage à former des liaisons d'amitié dans un pays qu'elle fera bientôt forcée de quitter ; & quand elle considère que ses parens n'ont pas son bonheur

bonheur en vue, comment son affection filiale pour eux peut-elle augmenter ?—Enfin l'état demande qu'elle se sacrifie, & on la marie sans consulter son choix.—Observez à présent ce qu'on exige d'elle : — “ Vous devez maintenant vous attacher
 “ à remplir les devoirs de la vie domestique—
 “ Vous devez cultiver l'affection & l'amour social.
 “ —Ne vous mêlez point des affaires de l'état.—
 “ Les vertus privées & les talens de l'esprit sont
 “ les plus beaux ornemens d'une Reine.—
 “ Au delà rien n'est aimable rien n'est attrayant”—
 C'est ainsi que je me rappelle que ma Grand' Tante me harrangua lorsque je quittai Vienne, & le bon Evêque paroît vouloir m'inspirer les mêmes sentimens—Mais comment peut-on raisonnablement supposer qu'un changement aussi subit puisse se faire dans l'ame ? peut-elle immédiatement reprendre ces sentimens & ces inclinations qu'on a pris tant de peine à en déraciner ? quand au printems de l'âge on détruit la racine peut-on s'attendre à recueillir des fruits dans un âge plus mûr ?—Dans toutes les autres situations de la vie on a égard à la force de l'habitude & de l'éducation. Personne à Paris, en épousant une fille qui, dès son enfance, a été élevée à St. Cir, ne s'attend à trouver en elle les manières & les principes d'une *Précieuse* accomplie ; Un petit-maître à Pekin pourroit aussi raisonnablement s'attendre qu'une fille, qui, pour acquérir une

espèce

espèce de beauté, a été mise à la gêne & estropiée dès le berceau, dançât le jour de ses noces comme une *Heinel* Chinoise. — Ce n'est que des personnes nées pour le trône qu'on exige de pareilles contradictions. On nous permet volontiers de nous regarder comme des créatures d'une nature & d'une importance politique jusqu'à ce qu'il soit de l'intérêt de l'état de nous donner l'exil :—Doit-on donc avoir moins de considération pour une *Reine* que pour une *Princesse*? — la politique qui a réglé son mariage est-elle la seule affaire de l'état qu'il lui soit permis de connoître? la *negociation* de ses affections est-elle le moindre traité dans lequel il faille la consulter? ne doit-elle appartenir à l'Empire, sur le trône duquel elle est placée, que par l'alliance dont elle est le lien? Et enfin sera-t-elle employée dans cette grande machine politique comme le *pivot* sur lequel roulent l'union & la coopération des nations sans avoir le crédit de faire partie de la machine? — Je souhaiterois que ceux qui désirent si ardemment de voir un tel prodige voulussent aussi tracer le plan sur lequel un projet si charmant devoit être exécuté — J'avoue moi-même que je ne sçaurois me former une idée exacte d'une *Pene'ope Parisienne* — Peut-être, que pour donner la dignité convenable à cet état ils voudroient que tout ce qui tend à la félicité domestique & à la tendresse conjugale entre le Roi & la Reine fut conduit avec la

même cérémonie avec laquelle l'alliance a commencé.—Il seroit réellement injuste que des personnes dont l'affection a été obtenue par *deputation* & par *ambassade* eussent la peine de continuer leur tendre connexion sans de pareilles entremises—En suivant ce plan on pourroit encore conserver une dignité convenable.—On ne se verroit familièrement qu'au préalable on n'eut *demandé audience* dans toutes les formes—Le tête à tête ne seroit jamais permis dans les *conferences particulieres*—Les *ambassades* pour les Billets doux pourroient être fréquentes, afin d'entretenir une douce correspondance de soupirs & de compliments, le tout suivant la forme—Quant aux traités exclusifs des sourires & des yeux-doux on les régleroit par un *Pacte de famille*—Il seroit impoli d'exiger des *Garans* de la confiance de l'un ou de l'autre—Cependant si le Monarque s'absentoit, il pourroit appointer un *Resident* dont le pouvoir seroit limité, & qui pourroit faire les fonctions de chargé-des-affaires.

Excusez la légèreté avec laquelle je vous écris, mais il y a tant de ridicule dans tous les argumens qu'on fait contre les privilèges de notre sexe de quelque rang que ce soit, qu'il est impossible d'y répondre sérieusement.

Enfin, j'ai examiné quels étoient les moyens les plus propres à satisfaire les desirs de mon ame.—Je ne trouve nul plaisir réel dans les amusemens,
même

même les plus élégans, de la cour, quoique j'affecte d'y prendre part. — L'hommage que je reçois comme Reine est trop mêlé de respect pour que, comme femme, ma vanité en soit flattée ; c'est cependant pour satisfaire cette vanité qu'on tache de se rendre agréable & aimable. — Pour me détourner de l'étude de la politique ou du desir de gouverner, de fades moralistes tels que l'évêque ne manqueront pas de citer la loi salique, & tous ces argumens usés qu'une politique peu galante a inventés ; mais pour une femme ambitieuse c'est un motif de plus — Il seroit impie de prétendre que l'*interdiction originelle* auroit fait sur nous un effet différent que sur nos premiers parens : & si Eve eût été placée sur la trône d'un pays comme la France, la loi salique auroit suffi pour la rendre malheureuse jusqu'à ce qu'elle eût eu part au gouvernement.

MARIE.



A MON.

A MONSIEUR DE SARTINE.

Lundi Matin onze heures.

Ma chere ame,

Le jour n'est-il pas assez long pour vaquer aux affaires de l'etat? faut-il encore y sacrifier la nuit? — Cruel! — ne craignez vous pas que je sois jalouse de la Reine, ou au moins de Madame de *Sartine*. — De grace, mon cher, venez demain au soir chez moi à la campagne; nous y ferons un petit souper délicieux. — Le Duc de *Chartres*, & le Comte *D'Artois* doivent en être; & j'ai invité le Prince de *Nassau*, le Marquis le *Gentils*, la jolie *D'Erviex*, Mademoiselle *Michelot*, & bien des beautés spirituelles. Tout cela ne vous tente-t-il pas? — Laissez là le grand homme, & foyez pour le moment l'homme de plaisir. — On s'assemblera à minuit — mais ne pourriez vous pas venir un quart d'heure auparavant, pour vous tranquiliser? — Adieu! ne me faites pas languir! —

Du Thé.

F I N.

